

Humanisme et archives

Ceci est mon corps de Jean-François Beauchemin. Québec
Amérique, 193 p.

Mathieu Arsenault

Number 222, September–October 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arsenault, M. (2008). Humanisme et archives / *Ceci est mon corps* de Jean-François Beauchemin. Québec Amérique, 193 p. *Spirale*, (222), 46–47.

Humanisme et archives

CECI EST MON CORPS

de Jean-François Beauchemin

Québec Amérique, 193 p.

par MATHIEU ARSENAULT

Dans une entrevue récente, Jean-François Beauchemin disait craindre que la sortie de *Ceci est mon corps* ne déclenche une controverse dans les milieux catholiques radicaux pour avoir construit un personnage de Jésus plus humain que divin. « Je vais hors des Évangiles, a-t-il dit, et ne me base pas sur ce que nous avons appris à l'école. Je le décris comme un homme et non comme un demi-Dieu qui ressuscite d'entre les morts. » Il sera peut-être étonné de voir que la controverse viendra en fait non pas des chrétiens, mais des spinozistes et des nietzschéens, de ceux qui croient au perspectivisme historique et à l'exégèse des archives, et qui l'accuseront de n'avoir pas su, justement, se sortir de cette fable qu'on enseignait jusqu'à récemment dans nos écoles. C'est pour cela un livre étrange, car pour peu qu'on se renseigne sur l'histoire et les mœurs du premier siècle de l'Empire romain, on reste avec une légère impression de péplum. Non pas que le texte lui-même s'apparente vraiment à ce genre, car le style et le propos de Beauchemin ne sont assurément pas dénués d'élégance, de finesse et de profondeur. C'est plutôt la patine historique qui fait cruellement défaut à un endroit insoupçonné. Les décors sont certes crédibles, les costumes sont d'époque, les faits historiques sont chacun au bon endroit. Mais le personnage principal s'exprime avec cet accent impossible de l'Europe contemporaine. Le grain de sa voix est en cinémascope, sa syntaxe en *dolby stereo* et sa pensée est humaniste, d'un humanisme aussi impossible à l'époque qu'une montre au poignet d'un soldat romain.

À vrai dire, je me sens un peu mal à l'aise d'aborder ce roman, très bien écrit, et sans aucun doute très personnel par ses faiblesses. Mais ses défauts posent un problème nécessaire qu'aucune de ses qualités n'arrive à faire taire.

Le narrateur à remonter le temps

L'objet du roman est on ne peut plus clair : faire de Jésus une figure non

plus du christianisme mais de l'humanisme, d'un humanisme universel et intemporel. Il aurait survécu à sa crucifixion, se serait caché un temps pour partir ensuite autour de l'Empire romain, en Égypte, en Grèce, en Germanie. Installé à Tyr, il aurait mené une longue et paisible existence loin de la vie publique. Ce roman constituerait ses mémoires, exemptes de tout contenu religieux, tant judaïque que chrétien, si ce n'est par les anecdotes de la vie de Jésus que Beauchemin reprend des Évangiles pour leur donner un sens nouveau. Ces mémoires sont également empreintes d'une culture humaniste, certes virtuellement possible au premier siècle mais totalement anachronique dans son articulation. C'est assurément ce détail qui frappe le plus dans la pensée de ce personnage : elle nous est tout à fait familière et transparente tant elle apparaît contemporaine. Elle enchaîne Aristote et Platon, apprécie les tragiques grecs et s'extasie devant les découvertes scientifiques d'Ératosthène et d'Hipparque tout en négligeant Virgile, la mythologie gréco-romaine, les néoplatoniciens et surtout la pensée judaïque qui pourtant aurait dû constituer la base culturelle d'un lettré d'origine juive de cette époque. Très vite on en vient à se demander qui parle réellement. D'où vient cette parole historiquement impossible ? Et surtout, que signifie-t-elle ?

La culture du Jésus de Beauchemin est assurément intrigante, mais s'il nous venait la fantaisie de nous prendre au jeu de la recherche de la véritable identité du narrateur, on pourrait s'attarder à un autre détail significatif dans l'approche historique de Jean-François Beauchemin. Il est en effet étonnant de voir que sa recherche a complètement escamoté de sa prémisses une figure que les philologues contemporains considèrent souvent plus importante pour la chrétienté que Jésus lui-même : Paul de Tarse. C'est avec Paul que commence la construction de Jésus

comme mythe fondateur : il lui donne nom, « Christ », et fait de sa mort un symbole à interpréter ; les recherches tendent aussi à démontrer aujourd'hui que seule sa maîtrise de la culture gréco-romaine pouvait rendre possible la diffusion de la chrétienté hors de Judée, faisant de Jésus une figure messianique excédant celle du prédicateur marginal réagissant à l'occupation du temple par l'Empire romain.

Le personnage dont Beauchemin nous fait le portrait se montre en fait beaucoup plus proche de Paul que de Jésus. Il s'agit en effet d'un homme manifestement cultivé, voyageur de l'Empire et en rupture manifeste avec le destin du peuple juif. Si on voulait jouer le jeu de l'enquête policière textuelle à la manière de Pierre Bayard, on pourrait noter aussi l'absence complète de parabole dans le discours de ce personnage, une des figures de langage les plus caractéristiques de la pensée de Jésus qui articule des images plutôt que des sensations. Ce narrateur reprend aussi à son compte de nombreuses anecdotes au sujet de Jésus (le père charpentier, l'exil dans le désert, la visite des Rois mages à la crèche de Bethléem) que nous savons aujourd'hui n'être apparues qu'après le travail de nettoyage, de reprise et de vulgarisation de la matière biographique par les Pères de l'Église. Mais le personnage de Beauchemin n'a aucun intérêt pour l'évangélisation et fait montre d'une mélancolie qui ne saurait être plus éloignée de la figure de Paul. Or, si ce n'est Paul, ce ne saurait être non plus aucun autre apôtre, ni aucun autre habitant du premier siècle, tant les conceptions de l'amour, de la mort, du corps, de l'histoire, de la transcendance, de l'homme, du temps, paraissent étrangères à toute la pensée de l'Antiquité.

Qui parle, alors ? À bien y regarder, on retrouve jusqu'à l'exagération les éléments du romantique du dix-neuvième : le promeneur bucolique, le

rêveur inspiré par les ruines, le lyrique dans la bouche duquel le tout du monde est en totale adéquation avec la vaste étendue de son moi. Si on voulait vraiment jouer le jeu de Pierre Bayard, on pourrait soupçonner que cet homme est en réalité... Victor Hugo, ou Wordsworth, ou Alfred de Musset, un poète en redingote noire sortant d'une élégante machine à remonter le temps ornée de fer forgé juste à temps pour admirer la disparition de Pompéi sous les nuages toxiques et les coulées de lave du Vésuve.

Pourtant, ce n'est pas encore tout à fait cela. À vrai dire, le narrateur de *Ceci est mon corps* flotte entre le premier et le dix-neuvième siècle comme dans un rêve, ou plutôt comme dans la rêverie d'une bibliothèque scolaire ou municipale qui ne conserverait sur ses rayons ni les fragments du *Discours vrai contre les Chrétiens* de Celse qu'on trouve chez Origène, ni les *Antiquités juives* de Flavius Josèphe, ni aucun volume sérieux de philologie spécialisée sur l'époque, mais toujours ces mêmes livres de cathédrale et de pastorale au sujet desquels Beauchemin exprime bien des doutes sans pourtant arriver à en articuler une critique éclairante.

Ce qui est finalement décevant dans le roman de Jean-François Beauchemin, c'est que son parcours historique néglige la sensibilité des deux époques qui auraient pu consacrer une rupture définitive avec la pensée catholique dans laquelle il se sent manifestement mal à l'aise : l'époque du premier siècle judéo-latin où le rapport au monde était tout différent du nôtre et notre époque, celle de l'archéologie du discours et de la généalogie des idées dans laquelle nous ne pouvons plus croire ni aux dieux ni à l'universalité du sujet. Et c'est précisément cet oubli qui rend le texte de Beauchemin si intéressant, car il indique quelque chose de l'aveuglement de notre époque sur ses propres archives, alors même qu'elles sont de plus en plus facilement disponibles en ligne.

Jésus l'Humaniste

On pourrait croire la démarche de Beauchemin tout simplement mal informée, mais ce serait négliger le rapport plus fondamental dans lequel s'inscrit sa lecture sous la forme d'une confrontation de l'expérience subjective avec la tradition biblique. Cependant, l'issue de cette confrontation est plus problématique que ce que l'on prévoyait, car contre toute attente, il semble que cette figure biblique de Jésus-Christ descendue en flammes tout au long de *Ceci est mon corps* entraîne aussi dans sa chute la figure de Jésus l'Humaniste. Car sa version humaniste, bien qu'elle nous soit plus accessible, demeure tout aussi historiquement impossible que la version biblique. Et c'est en cela qu'elle est intéressante.

En effet, faire apparaître l'humanisme tel que nous le connaissons à une époque où il était tout simplement impossible revient, en réalité, à répéter le même geste des Évangiles qui fait chair un *logos* de l'humanisme événementiel sans précédent ni suite, irréel et inespéré en ce que son incarnation démontre l'universalité et la vérité de son concept. Par Jésus l'Humaniste se trouve ainsi révélée de toute époque la pérennité des sciences, des arts, de l'intériorité subjective occidentale et de la compréhension du monde tels que nous les connaissons aujourd'hui. À la lumière de cet humanisme — Aristote et Platon, Eschyle et Sophocle, Archimède et Pythagore, mais aussi les cultures pharaonique, assyrienne, chinoise, indienne —, la totalité des documents d'archives qui nous sont parvenus nous apparaissent soudain dans une lisibilité à la fois claire et pro-

blématique, car celle-ci n'arrive plus à saisir ce qui échappe à notre compréhension occidentale, et qui intéresse précisément le sacré, une structure de pensée qui intègre le transcendant — et donc le rapport au corps, à la vie, à la mort, etc. — d'une manière qui nous demeure inaccessible, illisible, et ce, même si elle demeure inscrite dans ces textes ou ces fragments.

Plus problématique encore, cette conception de l'humanisme universel, héritée du dix-neuvième siècle européen, a aussi été, il faut le rappeler, un moteur de la bonne conscience de l'impérialisme et du colonialisme occidental qui considérait et considère encore l'industrialisation des masses sur le mode de l'évangélisation chrétienne, comme un salut social et économique, comme la préparation sur terre d'un royaume d'égalité et de justice. Beauchemin ne serait certainement pas d'accord avec cette affirmation; son humanisme est empreint d'une compassion incompatible avec cette pensée. Son personnage révèle néanmoins de la plus étrange façon des affinités inconscientes avec l'impérialisme militaire d'Alexandre le Grand : « *Je n'ai rien du conquérant, dit-il, qui force les frontières et soumet les peuples à son génie, mais j'eusse été un bon compagnon de route pour Alexandre, qui fut parmi les plus grands voyageurs de l'Histoire.* » Le fantasme du voyage, dernier retranchement de l'imaginaire colonial, trouve ainsi tout de même son expression, tout comme peuvent apparaître derrière la compassion manifeste de l'humanisme ses jeux de pouvoir, sa mauvaise conscience qui travaille à relativiser les traditions concurrentes pour mieux faire rayonner l'universalité de sa vérité.

Beauchemin ne cesse de répéter sur toutes les tribunes qu'il n'est pas catholique, qu'il n'a pas la foi, qu'il est un humaniste. On ne peut remettre en question cette affirmation. Cet humanisme, pourtant, ne semble pas avoir su en finir avec les spectres du christianisme, avec ses pulsions destructrices. Avec son dogmatisme, son refus du pluralisme et sa fermeture à l'autre. Et sous couvert d'une vérité universelle et tautologique (tous les hommes sont des hommes), il professe en fait la domination de son idéologie sur toutes les autres. Lorsque Jésus l'Humaniste parle de la tradition juive, on peut entendre au plus profond de sa voix des accents terribles, des souvenirs d'antisémitisme que la tradition chrétienne a nourris et entretenus, notamment lorsqu'il s'en prend aussi violemment aux récits judaïques empreints d'in vraisemblable et de miraculeux en affirmant qu'« *on ne dit pas assez aux petits enfants qu'il s'agit là d'une forme de poésie, c'est-à-dire d'un mensonge nécessaire* » pour réaffirmer aussitôt la vérité historique des fables les plus incroyables du Nouveau Testament : « *Je n'ai rien de ces personnages que fabrique une imagination toujours prête à se duper.* » Même la distance que le personnage de *Ceci est mon corps* prend par rapport à sa propre mythologie ne peut arriver à faire taire ce que la tradition chrétienne a de plus horrible.

L'humanisme à partir duquel parle Beauchemin est en cela radicalement étranger à notre époque. Car cette dernière n'est plus celle du sujet expansif

qui retrouve sa propre intériorité dans l'altérité radicale des figures historiques. Notre époque serait plutôt celle de l'archive et des réseaux d'archives, celle où le sujet découvre que cette intériorité qu'il croyait connaître n'est en fait que le résultat d'une suite d'interprétations plus ou moins valables de traditions et de documents historiques. Nos certitudes concernant la vie, la mort, l'amour, l'altérité, résistent mal à la généalogie de leurs concepts et nous forcent petit à petit à une sorte d'exil hors de notre compréhension quotidienne du monde. Nous perdons pied et glissons peu à peu vers un espace-temps des archives, vers ce qu'on pourrait appeler le « code-source » de notre quotidien. Il reste dans ces archives des traces infimes de la figure historique de Jésus mais ces traces posent d'incroyables problèmes à notre identité. En marge de la Bible se décèlent les tractations, les contradictions et surtout la radicale étrangeté des structures de pensée des premiers chrétiens qui rend impossible toute adéquation du texte de la Bible avec la pensée humaniste. Devant ce vertige, on peut comprendre les réactions de repli sur soi et les tentatives de faire taire l'étrangeté des documents historiques. Accepter ce repli revient malheureusement à se couper des potentialités de devenir qu'offrent les archives, et d'un humanisme qui ne chercherait plus à retrouver dans l'autre la même intériorité du sujet occidental, mais plutôt à rechercher en soi, en nous comme dans notre tradition, ce qui nous échappe radicalement. Et travailler à chercher dans ces zones d'indécidabilité les innombrables canaux de communication qui nous relient à l'autre, à l'altérité de l'autre. ●

AUTOUR DE VOUS_tête 43. tirage jet d'encre sur papier chiffon,
24 pouces x 144 pouces.
© Pascal Dufaux 2007.